Bictet, J. Y. - De la question de l'homme fossile.

(1860).

HARVARD UNIVERSITY.

LIBRARY

OF THE

MUSEUM OF COMPARATIVE ZOOLOGY.

17704

GIFT OF

The Gray Herbarium

March 3, 1901

DE LA QUESTION
DE
L'HOMME FOSSILE

PAR

F.-J. PICTET.

TIRÉ DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE.

Mars 1860.

Avec autorisation de la Direction.

GENÈVE
IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT
Rue de l'Hôtel-de-Ville, 78

—
5 1860

DE LA QUESTION DE L'HOMME FOSSILE.

Depuis que le génie de Cuvier a imprimé une direction rationnelle à la paléontologie, les découvertes se sont succédé avec une singulière rapidité. De nombreux animaux fossiles ont été reconstitués, et les cadres de la zoologie ont dû s'élargir pour recevoir beaucoup de types nouveaux et inattendus. L'intérêt qu'ont inspiré ces travaux n'a pas tardé à dépasser le cercle des savants, et, dans la plupart des pays, le public intelligent a suivi avec curiosité l'histoire de ces races éteintes et de ces animaux bizarres, si différents de ceux du monde actuel.

Au milieu de cette multitude d'êtres enfouis, il était naturel de se demander ce qu'il en était de l'espèce humaine. On n'a pas tardé à reconnaître que le Créateur l'avait réservée pour couronner son œuvre sur la terre, et à constater que l'homme avait apparu bien longtemps après ces nombreuses populations zoologiques qui ont successivement occupé les mers et les continents de notre globe. Il a été plus difficile de fixer l'époque précise de son apparition ; on a dû se demander s'il ne datait que de l'époque la plus récente, ou s'il avait pu connaître une partie des animaux qui ont été détruits par la dernière révolution du globe, et avoir été témoin lui-même des phénomènes géologiques qui ont donné à sa surface l'apparence qu'elle a aujourd'hui. Ainsi est née la question de l'homme fossile, question qui intéresse évidemment à un haut degré l'historien, l'archéologue et le paléontologiste. Nous essaierons pour les lecteurs de la *Bibliothèque Universelle* de donner une idée générale du point où elle est arrivée. Le moment est bien choisi pour cela, car de nouvelles et importantes décou-

vertes, dont l'authenticité paraît de plus en plus probable, ont de nouveau ému l'attention publique, et peuvent faire espérer que l'on a fait quelques pas vers la solution du problème.

Nous nous attacherons surtout à ces faits récemment observés, et nous n'insisterons pas sur des discussions plus anciennes, aujourd'hui reléguées dans l'histoire de la science, et qu'on trouvera facilement dans les ouvrages spéciaux. Nous ne raconterons ni les fréquentes erreurs à la suite desquelles on a pris pour des os de géants des débris d'éléphants ou de mastodontes, ni celle des savants du siècle dernier qui virent dans les bizarres érosions d'un bloc de grès de Fontainebleau un cheval et un cavalier, ni celle plus ancienne de Scheuchzer, qui figura sous le nom d'homme témoin du déluge (*homo diluvii testis*) une salamandre gigantesque. Ces appréciations erronées sont déjà bien loin de nous, et nous trouverons une tâche suffisante dans l'examen des faits discutables.

Il est important, dans le cas qui nous occupe, que la question soit clairement posée. On se demande le plus souvent : trouve-t-on des hommes fossiles ? C'est sous cette forme que nous avons le plus fréquemment entendu formuler les demandes d'éclaircissements, et c'est également celle sous laquelle ce sujet a été abordé par plusieurs auteurs.

Or, en plaçant la question sur ce terrain, on complique la réponse d'une grave difficulté qui tient à la valeur du mot *fossile*. Ce mot n'a pas été défini d'une manière identique par tous les paléontologistes, et ses limites ont été fixées d'une manière plus étendue par les uns et plus stricte par d'autres. Sans nous engager dans une discussion détaillée qui serait déplacée ici, nous nous bornerons à rappeler que des os trouvés dans telle ou telle localité pourront passer pour fossiles aux yeux de quelques naturalistes, tandis que d'autres leur refuseront cette qualification.

Il nous paraît préférable de poser la question comme suit : A quelle époque l'homme a-t-il apparu sur la terre ? Quel était

l'état géologique de la surface du globe au moment de cette apparition? et quels animaux vivaient alors? Une réponse précise à ces diverses demandes serait évidemment tout ce qu'on peut désirer sur ce sujet, et fournirait un résultat suffisant et complet. Nous n'en sommes pas encore là, mais, comme nous l'avons dit plus haut, il semble que nous sommes moins éloignés de la solution qu'on ne l'était il y a quelques années.

Il est indispensable, pour suivre cette discussion, que nos lecteurs soient au courant des diverses phases géologiques de l'histoire du globe; et comme nous tenons à être compris de tous, nous rappellerons en quelques mots ce qui est nécessaire à l'intelligence des pages suivantes.

Dès que la terre fut suffisamment refroidie, la végétation put s'établir sur les continents émergés. Alors eut lieu la création de la première population zoologique, et des animaux bien différents de ceux que nous connaissons se répandirent sur la terre ou dans les eaux. Des soulèvements ou des abaissements de l'écorce du globe ne tardèrent pas à modifier sa surface; la circonscription des terres et des eaux fut changée, et soit par l'action directe de ces phénomènes, soit par des lois du monde organique que nous ne pouvons encore comprendre que d'une manière bien imparfaite, les êtres qui vivaient alors furent détruits et remplacés par d'autres. Bien des fois, des faits de même nature se reproduisirent, et de nombreuses populations animales se sont ainsi succédé sur une surface de la terre toujours différente. Chacune d'elle a laissé ses dépouilles dans les dépôts formés à ces diverses époques, et ces dépouilles sont devenues les *médailles de la création* qui, avec les données de la géologie pure, ont permis de reconstituer l'histoire du globe. On a reconnu ainsi l'existence d'au moins trente époques plus ou moins distinctes, ayant eu chacune leur faune spéciale; l'imagination se refuse pour ainsi dire à calculer l'immense quantité d'années ou de siècles qu'il a fallu pour que tous ces phénomènes aient pu se succéder, et pour que toutes ces popula-

tions diverses aient pu voir se développer leurs générations successives.

Mais pour faire l'histoire de l'homme, nous n'avons pas à nous occuper de ces périodes anciennes, et franchissant sans nous arrêter la presque totalité de ces phases diverses, nous prendrons comme point de départ le moment qui a suivi la formation des dépôts les plus superficiels de la période tertiaire. Ces dépôts, connus sous le nom de terrain *pliocène*, sont les derniers qui aient été produits avant l'époque où s'est montrée pour la première fois la population animale actuelle. Ils renferment en général les débris d'espèces très-voisines de celles qui vivent de nos jours, appartenant aux mêmes genres, mais spécifiquement différentes.

Or, tous les documents s'accordent aujourd'hui pour démontrer que l'homme n'a vécu ni avec cette dernière faune, ni avec aucune de celles qui l'ont précédée. On ne connaît aucun fait qui puisse faire supposer que l'on rencontre jamais des preuves de son existence dans les dépôts de la période tertiaire, même dans les plus superficiels. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'on en chercherait encore moins dans la longue série des étages de la période secondaire ou dans ceux de la période paléozoïque. En prenant donc, comme nous venons de le dire, pour point de départ la fin de l'époque tertiaire, nous nous croyons en droit d'affirmer que l'homme n'a pas existé auparavant, et la discussion ne peut porter que sur le moment où il a paru depuis lors.

Dès que la période tertiaire a été terminée, c'est-à-dire dès que les derniers animaux de cette époque ont été détruits et que leurs ossements ont été enfouis, a commencé la période connue des géologues sous le nom de période *diluvienne* ou *quaternaire*, que nous ne pouvons considérer que comme le commencement de la période *moderne* ou *actuelle*, car nous ne connaissons rien dans les modifications du monde organique qui puisse justifier leur séparation. Au commencement de cette

période a apparu un ensemble d'animaux, composé en majorité de nos espèces actuelles et aussi de quelques autres qui ont été détruites, telles, en particulier, que l'éléphant velu ou *mammoth*, et l'ours des cavernes. Plus l'étude de cette époque se perfectionne, plus on voit que nos espèces actuelles datent de son origine, et qu'au point de vue zoologique il n'y a pas eu depuis lors d'autres événements que des extinctions graduelles et probablement successives d'un certain nombre d'espèces remarquables.

Ces extinctions graduelles ne permettent pas même d'établir pour cette période une chronologie bien précise, car on est loin de posséder des faits suffisants pour savoir d'une manière complète à quel moment ont vécu les derniers représentants de chaque espèce. Il est en effet naturel de supposer qu'avant de disparaître complètement, ils ont dû passer par un état de rareté relative qui rend la découverte de leurs débris de moins en moins probable. Quelques espèces, sans disparaître de la surface de l'Europe, ont seulement été refoulées dans certaines régions, et la découverte de leurs ossements peut ainsi, suivant l'endroit où elle a été faite, prouver tantôt une époque plus ancienne, tantôt se rapporter à l'époque actuelle. C'est donc sans en être parfaitement certains que nous considérons l'ours des cavernes comme n'ayant pas survécu à l'époque où ces cavités ont été comblées, que nous admettons que le *mammoth* a disparu pendant l'époque glaciaire, et que nous disons que le renne a vécu avec ces espèces éteintes pendant l'époque diluvienne et l'époque glaciaire, tandis que de nos jours il est relégué dans les régions froides du globe.

Les phénomènes géologiques qui se sont passés pendant cette période donnent des résultats un peu plus précis. Au commencement, le relief d'une partie de l'Europe venait d'être modifié par l'exhaussement définitif des Alpes principales, qui a soulevé la plupart des terrains tertiaires récents.

Alors ont commencé à se déposer les graviers, les sables et les marnes, qui recouvrent une partie notable de l'Europe. Ils ont été charriés par de grands courants d'eau, produits en partie par le soulèvement dont nous venons de parler, en partie par des oscillations locales du sol. L'étendue et la puissance de ces graviers, la régularité de leur stratification, leur situation fréquente au-dessus des cours d'eau actuels, sont des caractères par lesquels on les distingue en général facilement de ceux qui sont plus récents. En rappelant ici que l'on ne pourra pas toujours établir une limite fixe et tracer une ligne de démarcation claire, nous conserverons le nom de *phase diluvienne* à celle pendant laquelle ils ont été déposés.

Plusieurs faits semblent aujourd'hui concorder pour montrer qu'après cette phase diluvienne a commencé une époque de refroidissement, pendant laquelle se sont formés de vastes glaciers, qui ont eux-mêmes produit des dépôts plus ou moins semblables. Nous la nommerons la *phase glaciaire*.

En combinant les données paléontologiques et géologiques, on peut esquisser comme suit la série des phénomènes qui ont dû se passer depuis le commencement de la période diluvienne. A son origine, la population zoologique a été au complet, et ce n'est que peu à peu qu'une partie des espèces ont été détruites par des inondations plus ou moins étendues ou par d'autres causes. Alors se sont formés une partie des dépôts diluviens qui nous ont conservé les ossements de ces espèces détruites. C'est à cette phase que l'on peut attribuer les dépôts des cavernes, les brèches osseuses, et une grande partie des graviers régulièrement stratifiés. Puis sur la surface de la terre légèrement modifiée, a continué à vivre cette même faune appauvrie de quelques espèces ; la phase glaciaire est arrivée, le changement de température a détruit ou forcé à émigrer quelques-unes d'entre elles ; de nouveaux dépôts que l'absence de stratification permet d'assimiler aux moraines des glaciers, se sont formés dans quelques pays, et ont conservé

les débris des animaux qui vivaient alors. Plus tard enfin, la surface de l'Europe est entrée dans les conditions actuelles, la phase moderne a commencé, et ce qui est resté de la faune primitive constitue aujourd'hui sa population animale.

Cette esquisse bien incomplète est cependant suffisante pour nous permettre de faire un pas de plus dans la question que nous nous sommes adressée, et de la décomposer comme suit. L'homme a-t-il vécu pendant la première phase? Les populations anciennes ont-elles été témoins des inondations qui ont déposé les graviers diluviens les plus profonds, ont-elles vu le mammoth, ainsi que l'ours et l'hyène des cavernes? Ou bien l'homme n'a-t-il apparu que pendant l'époque glaciaire? Ou encore a-t-il attendu pour peupler nos contrées qu'elles soient tout à fait entrées dans les conditions du monde actuel, et les plus anciennes populations sont-elles celles que nous connaissons par les données historiques?

A ces questions bien précises et ainsi posées, la réponse n'a pas été la même dans tous les temps. Il y a peu d'années, presque tous les géologues optaient pour la dernière alternative. Depuis quelques nouvelles découvertes, il paraît plus probable que l'on devra accepter ou du moins discuter sérieusement la première. Nous allons exposer avec quelques détails ces faits et ces découvertes, mais auparavant et pour prévenir tout malentendu, nous avons deux remarques à faire.

Dans les pages précédentes, nous avons toujours parlé de l'apparition de l'homme, et nous ne nous sommes pas servi du mot création. Voici le motif qui nous a guidés. Tous les matériaux qui peuvent servir à résoudre la question se rapportent à l'Europe, et nous sommes sans aucun document sur l'Asie, et en particulier sur les contrées que l'on a l'habitude de considérer comme le berceau du genre humain. Si les plus antiques races humaines ont eu la même histoire que celles que nous connaissons par les traditions, les premières populations qui ont foulé le sol de l'Europe peuvent avoir été détachées

de peuples établis ailleurs, et nous ne pouvons constater que l'époque des migrations qui les ont amenées dans nos contrées. Il sera intéressant, lorsque des documents plus nombreux auront fourni des faits analogues sur une plus vaste étendue géographique, de chercher à refaire l'histoire de ces premières races, dont nous pouvons tout au plus aujourd'hui constater l'existence.

Une seconde remarque est relative à la manière dont les recherches sur l'homme fossile sont en général accueillies. On ne peut pas se dissimuler qu'il y a souvent comme une sorte de répugnance à accepter les faits qui peuvent établir la haute antiquité de l'homme, et qu'on apprend presque avec joie qu'ils sont discutés et contredits. Et cependant il nous est impossible de voir pourquoi on est si disposé à les considérer comme improbables. Si nous nous plaçons sur le terrain des faits paléontologiques, l'antiquité des races humaines nous paraît au contraire avoir un grand degré de probabilité. Les animaux du monde actuel, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ont eu leur première origine au commencement de la période diluvienne. Il y a eu à ce moment-là une force créatrice qui a dû interrompre jusqu'à un certain degré l'ordre naturel de la succession des êtres. N'est-il pas plus facile de faire remonter la création de l'homme à ce moment, que de supposer plus tard une nouvelle interruption dans une période relativement tranquille, où l'état des choses ressemblait déjà singulièrement à ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux. Nous pourrions même ajouter une considération qui n'a jamais été pressée, mais qui peut cependant avoir son degré de réalité. Cette présence de l'homme dès l'origine de la période diluvienne ne pourrait-elle pas expliquer en partie l'extinction de quelques espèces. C'est en effet assez remarquable de voir que les races de petite taille et pour ainsi dire inaperçues, se sont continuées jusqu'à nous : tels sont les petits carnassiers, les rongeurs, les chauves-souris, les rep-

tiles, tous les mollusques, etc., tandis que les grandes espèces ont disparu plus tôt. Il n'y a pas, ce nous semble, de raison pour que les inondations ou les changements de climat les aient détruites plus que les autres, et serait-il improbable d'attribuer à l'homme sa part d'action sur cette disparition, et de croire qu'il a détruit pour son usage ou pour sa sécurité les cerfs, les ours, les hyènes et même le mammouth.

Nous ne voulons pas du reste insister sur ces considérations toutes théoriques, mais nous avons dû dire ces quelques mots pour prédisposer le lecteur à accepter sans idées préconçues les faits que nous devons maintenant analyser avec quelques détails. Nous commencerons par ceux qui ont eu depuis quelques mois le privilège d'attirer plus spécialement l'attention publique.

Il y a environ douze ans que M. Boucher de Perthes, président de la Société d'émulation d'Abbeville, attira l'attention sur des instruments en silex, trouvés dans les graviers diluviens du département de la Somme¹. Il chercha à démontrer que ces instruments, taillés par la main de l'homme et enfouis dans les couches de l'époque diluvienne qui renferment les espèces perdues caractéristiques du commencement de cette période, sont une preuve suffisante de la haute antiquité de l'espèce humaine. Le nord-ouest de la France aurait été habité par une race d'hommes bien antérieure à celles que l'on considère généralement comme les premiers possesseurs de cette contrée ; cette race aurait vécu en même temps que le mammouth et que l'ours des cavernes, et elle aurait été témoin et peut-être victime des grandes inondations qui ont déposé les graviers diluviens.

M. Boucher de Perthes a eu bien de la peine à faire partager ses convictions. Encouragé par quelques mots de Cuvier

Voyez un extrait détaillé des recherches récentes sur les silex taillés du département de la Somme, dans la *Bibl. Univ. (Archives)*, décembre 1859.

et de Brongniart, il n'a trouvé depuis lors chez la plupart des géologues et des archéologues que de la froideur ou du scepticisme. Avec une remarquable persévérance, il n'a pas cessé de rechercher de nouvelles preuves et d'inviter tous les naturalistes à venir se convaincre par leurs yeux. Il a enfin réussi cette année à obtenir la visite de quelques géologues éminents qui se sont déclarés convaincus, et l'autorité de leur nom paraît devoir faire envisager la question sous une nouvelle face.

Le premier qui se soit rendu à l'invitation de l'archéologue abbeillois est le docteur H. Falconer. Convaincu de la vérité des faits, il fit part de ses impressions à M. J. Prestwich, qui ne tarda pas à se rendre dans le département de la Somme avec quelques amis, et qui fit faire sous ses yeux des fouilles nombreuses et bien dirigées. Elles ont été couronnées de succès, et le savant anglais autorisa M. Boucher à annoncer qu'il acceptait complètement la réalité de ces découvertes; il le témoigna lui-même dans une lettre adressée à l'Académie des sciences de Paris. Plus tard, M. Gaudry a fait faire des fouilles analogues à Amiens et à Abbeville, en s'entourant de toutes les précautions désirables, et dans deux notes successives il a déclaré à la même Académie que le doute ne lui paraissait plus permis. Enfin, sir Ch. Lyell, après avoir examiné en détail les faits établis, a annoncé à la réunion des naturalistes anglais à Aberdeen, qu'il était tout à fait du même avis que ses prédécesseurs.

La démonstration, pour être complète, a dû nécessairement porter sur la nature des silex taillés, sur leur gisement et sur l'époque à laquelle on peut les rapporter.

Les silex paraissent bien taillés de la main de l'homme; il est impossible d'expliquer la constance de leurs formes, leur tranchant régulier, et le grand nombre de petites cassures qui ont été nécessaires pour amener ce résultat, par l'action inintelligente d'un frottement contre les autres pierres ou par celui

des eaux. Il y en a de deux sortes : les uns ovales ou en forme d'amande sont désignés sous le nom de *haches*, et ont probablement été fixés à un manche pour être des armes de combat ou de grossiers instruments pour les usages ordinaires de la vie. Les autres, plus minces et formés par des éclats de silex, obtenus probablement par un coup vif détachant une lame, ont dû servir de couteaux ou de fers de flèche. Les haches, quoique assez imparfaites, sont particulièrement caractéristiques; elles ne sont pas identiques à celles de la période celtique, et montrent évidemment des habitudes un peu différentes de celles de cette époque. On voit bien qu'elles n'ont pas été faites par la même population, et on peut d'autant mieux les comparer, que les tourbières du département de la Somme renferment beaucoup de vraies haches celtiques, enfouies avec de la poterie grossière et des débris de sépultures. Nous tenons d'un de nos amis, établi à Londres, qu'un haut fonctionnaire qui a longtemps vécu en Australie en voyant quelques échantillons de ces haches chez sir Ch. Lyell, fut frappé de leur ressemblance avec celles des sauvages de la Nouvelle-Zélande et montra immédiatement comment elles avaient dû être liées au manche.

On peut dire, il est vrai, que des échantillons aussi imparfaits de l'industrie humaine sont à peine suffisants pour établir un fait aussi grave que l'existence d'une population ancienne. Pourquoi ne trouve-t-on rien d'autre, ni poteries, ni ossements humains, ni aucun autre débris d'instruments? Il est bien difficile de répondre directement à cette objection, car nous ne savons pas comment les choses se sont passées. Peut-être les poteries et les ossements n'ont-ils pas résisté à l'action des graviers avec lesquels ils ont été roulés par l'inondation diluvienne. Dans tous les cas, si les haches portent vraiment des traces certaines de l'action de l'homme, ne sont-elles pas suffisantes pour prouver son existence? Sir Charles Lyell fait remarquer que des faits qui se passent de

nos jours pourraient amener des résultats analogues. En parlant des haches d'Abbeville, de leur grand nombre et de leur dispersion, il dit : « Cela me rappelle une vaste butte indienne que j'ai vue dans l'île de Saint-Simon en Géorgie (Etats-Unis), couvrant dix acres de terre, haute de cinq pieds en moyenne, et composée surtout de coquilles d'huîtres qu'on avait jetées là avec des pointes de flèche, des haches de pierre et des poteries indiennes. Si la rivière voisine, l'Alatamaha, ou la mer, qui n'est pas loin, enlevait et stratifiait de nouveau les débris de cette butte, on aurait une accumulation d'instruments humains très-analogue à celle que nous étudions, et peut-être dépourvue comme elle d'os humains. »

Nous devons faire remarquer, en outre, que l'on aurait tort de comparer l'usage de ces instruments imparfaits à celui des objets de fabrication de nos jours. Certainement si une population européenne actuelle était ensevelie par une vaste inondation, elle ne laisserait pas, comme preuve de son existence, des haches de fer éparses dans les plaines. Les populations, au contraire, qui ont fait usage de ces grossiers outils de silex ont dû les fabriquer sur place, souvent pour un usage provisoire, laissant les instruments mal réussis, et emmagasinant probablement à peine les bons qui étaient faciles à remplacer.

Le gisement de ces silex taillés a été étudié avec un grand soin par M. Prestwich, M. Gaudry, etc. C'était, en effet, un des points les plus essentiels de la question. Après avoir lu tout ce qui a été écrit par ces observateurs, nous ne pouvons conserver aucun doute sur le fait que ces silex se trouvent dans les terrains diluviens de la Somme à une profondeur de trois à cinq mètres. Il paraît impossible qu'ils y aient été introduits depuis la formation de ces dépôts, soit par un remaniement des couches, soit en pénétrant de la supérieure à l'inférieure. Les couches qui recouvrent les silex ne présentent aucune trace de perturbation ; on peut voir sur de longues étendues qu'elles sont vierges, et que depuis le moment où elles ont été déposées

aucune circonstance ne les a modifiées. Les silex taillés sont donc antérieurs à l'inondation qui a déposé ces graviers.

Mais, dira-t-on, on a si souvent vu des ouvriers attirés par l'appât d'un léger bénéfice tromper sur la provenance des objets, est-il improbable dans ce cas-ci de supposer une fraude? Nous ne la croyons pas possible, car les silex taillés ont été observés depuis plus de vingt ans, sur des points assez distants. Il faudrait d'ailleurs que les ouvriers les eussent fabriqués, car on n'en trouve point de semblables ailleurs, et les eussent faits avec une uniformité singulière. Ajoutons surtout que M. Boucher de Perthes en a trouvé lui-même une grande quantité, et dans les recherches de cette année on paraît avoir pris toutes les précautions pour éviter les fraudes ou les erreurs. M. Gaudry, en particulier, a fait ouvrir une tranchée dans un endroit non encore exploité, s'est arrangé pour ne pas perdre un instant de vue les ouvriers, et a trouvé lui-même neuf haches dans l'excavation.

Si les haches sont bien le produit de l'industrie humaine, et si elles ont bien été trouvées sous les couches vierges des graviers du département de la Somme, il ne reste plus qu'à fixer l'époque à laquelle elles appartiennent. La réponse à cette question ne peut guère être douteuse. Ces graviers ont dû être déposés pendant la phase que nous avons nommée diluvienne, bien longtemps par conséquent avant le temps qu'embrassent l'histoire et la tradition. Sir Ch. Lyell les considère comme d'origine fluviale ; mais il faut ajouter que des dépôts semblables n'ont pas pu se former dans l'état actuel de configuration du sol, et il faut admettre des mouvements d'élévation et d'abaissement, d'autant plus que les dépôts où on trouve les haches sont souvent à cent pieds au-dessus du niveau actuel de la Somme. Les dépouilles d'animaux que l'on trouve associés aux silex, ou dans la continuation des mêmes gisements, appartiennent d'ailleurs précisément à ces espèces aujourd'hui disparues que nous avons signalées plus haut comme étant-

caractéristiques de cette période diluvienne par opposition à la phase actuelle. Ce sont le mammouth, le rhinocéros de Sibérie, l'ours et l'hyène des cavernes, le daim gigantesque, etc.

De tout cela résulterait donc que cette partie de la France aurait été habitée très-anciennement par une population d'une civilisation très-peu avancée. Cette population aurait été contemporaine de quelques espèces animales perdues et témoin de modifications notables à la surface du sol, à la suite desquelles ont été déposés les graviers qui couvrent aujourd'hui tout le pays. Bien longtemps après, ce sol, ainsi modifié, aurait été occupé par les peuples dont l'histoire ou les traditions nous ont révélé l'existence.

En énonçant ces conclusions, pouvons-nous les donner avec une sécurité parfaite, et sommes-nous sûrs d'avoir éliminé toutes les chances d'erreur? Nous n'osons pas l'affirmer, et malgré l'enchaînement logique des faits nous entrevoyons bien quelques motifs de doute dans l'incomplète connaissance que nous avons de tous les phénomènes successifs de l'époque diluvienne. Nous dirons seulement encore une fois que ces découvertes méritent un très-sérieux examen.

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer au sujet du département de la Somme, nous permettront d'exposer plus brièvement quelques faits analogues qui ont également été observés récemment, et qui complètent et confirment les précédents.

Des silex taillés, paraissant appartenir tout à fait à la même époque que ceux d'Abbeville, ont été trouvés à Hoxne en Suffolk, dans des conditions semblables. Cette découverte date déjà de la fin du siècle dernier; M. J. Frère a publié en 1800, dans l'*Archeologia*, un mémoire dans lequel il montre que des armes en silex se trouvent à une profondeur de onze pieds sous des couches non remaniées, et y ont été déposées avant les dernières modifications du sol de cette contrée. Le travail de

M. Frère fit, à ce qu'il paraît, peu de bruit et resta presque enseveli dans l'oubli. M. Prestwich, à la suite de ses fouilles dans les graviers d'Abbeville, alla visiter la localité décrite par cet archéologue, et fut frappé de la ressemblance des faits. Les armes ont été décrites par M. Evans; elles sont de trois sortes, les unes ovales et à bord tranchant, comme les haches du département de la Somme, d'autres pointues et semblables à des fers de lance, quelques-unes en forme d'éclats; ces dernières ont dû servir de têtes de flèche ou de couteaux. Elles se trouvent sous des couches qui ne peuvent pas avoir été déposées dans l'époque moderne et avec des ossements de mammoth et de cheval. Ce que nous avons dit du nord-ouest de la France peut probablement s'appliquer à l'Angleterre.

Des faits qui conduisent aux mêmes conclusions ont été observés plus récemment par M. Prestwich dans la caverne de Brixham dans le Devonshire. On ne les connaît encore que par un court extrait. Il paraît que des instruments en silex ont été trouvés mélangés avec de nombreux os de rhinocéros de Sibérie, de bœufs, de chevaux, de rennes, d'ours et d'hyènes des cavernes. Ils se rencontrent soit dans le sol de la caverne, soit dans le gravier situé au-dessous. Un de ces instruments en particulier a été recueilli immédiatement au-dessous d'un beau bois de renne et d'un os d'ours des cavernes qui étaient eux-mêmes recouverts par les stalagmites superficielles.

Enfin le docteur H. Falconer vient de publier quelques observations qui paraissent étendre à la Sicile l'existence de ces antiques populations humaines. Elles ont été faites dans la caverne de Maccagnone, située à vingt-quatre milles à l'ouest de Palerme, à deux cents pieds au-dessus de la mer et à quatre-vingts pieds plus haut que le sol (tertiaire) de la plaine environnante. Le plancher de cette caverne renferme, sous des stalagmites, une brèche à ossements semblable à celles que l'on trouve souvent dans des gisements analogues. L'auteur cite parmi les espèces qui y sont conservées un hippo-

potame, un grand chat, deux cerfs différents de ceux du monde actuel et une espèce d'éléphant qui n'existe également plus. Mais le fait le plus important s'observe contre le plafond ou voûte de la caverne. A cette voûte adhèrent de grosses masses de brèche, en général recouvertes d'une incrustation calcaire, semblable aux stalagmites qui protègent le sol. Là où cette incrustation a été détruite, on voit que la brèche est remplie de fragments d'os et de dents de ruminants et de chevaux, et de coquilles terrestres de grande taille. On trouve avec ces débris des preuves de l'existence de l'homme, c'est-à-dire du charbon, des matières argileuses qui paraissent avoir été de la poterie et des instruments en silex taillés, de différentes couleurs, variant de la teinte laiteuse ou enfumée de la chalcédoine jusqu'à celle de la pierre cornée jaspée. La plupart de ces silex portent des preuves évidentes de fabrication ; ils sont longs et étroits, minces, ayant ordinairement un côté formé par une surface conchoïde et unie, et l'autre par une arête longitudinale, cette dernière pouvant être remplacée par une facette concave. L'auteur les assimile de tous points aux couteaux en obsidienne de Mexico et à ceux en silex du Danemark, d'Arabie et d'autres localités. Il fait remarquer que la pierre dont ils sont formés ne se trouve à l'état non travaillé ni dans la caverne, ni dans son voisinage, et qu'en revanche elle est commune près de Termini.

M. le docteur Falconer fait remarquer que ces faits prouvent que l'homme a habité la Sicile dans une haute antiquité, et lorsque le sol n'avait pas encore atteint sa disposition actuelle. Voici, en effet, suivant lui, l'explication probable de cet état de choses. Il y a eu une époque où la caverne était beaucoup plus basse qu'elle ne l'est aujourd'hui ; elle s'est alors remplie jusqu'à la voûte et les eaux y ont apporté une forte couche de fragments d'os, de dents, de coquilles, de coprolithes d'hyènes et d'objets de fabrication humaine. Les filtrations chargées de carbonate de chaux ont soudé aux parois les por-

tions de ce dépôt qui en étaient les plus voisines tant vers le sol qu'au plafond. Plus tard la caverne s'est exhaussée avec le pays environnant ; à ce moment tout ce qui n'était pas endurci s'est écoulé , et est venu former des dépôts ossifères que l'on retrouve encore au-dessous de la caverne. Ce qui avait été solidifié par l'infiltration calcaire est resté fixé au sol et sous la voûte ¹.

Telles sont les observations recueillies pendant l'année 1859 qui semblent s'accorder pour faire remonter l'origine de l'espèce humaine jusqu'à l'époque diluvienne. Si, dans cette question difficile, tous les documents ont été bien interprétés, si aucune cause d'erreur n'a échappé, et si, en conséquence, ces faits sont définitivement admis et reçoivent la sanction du temps, nous ne doutons pas, maintenant que l'attention est attirée sur cette matière, que l'on ne trouve bien d'autres cas analogues. On sera entraîné à discuter de nouveau et à réétudier à fond quelques documents qui conduisaient aux mêmes résultats, et que l'on avait un peu légèrement peut-être relégués au nombre des choses douteuses ou erronées. Nous dirons en particulier sous ce point de vue quelques mots des cavernes et des volcans d'Auvergne.

La France, l'Angleterre, l'Allemagne, etc., renferment, comme on le sait, de nombreuses cavernes, célèbres par l'abondance des ossements fossiles qu'on y a trouvés. Leur sol est, en général, recouvert d'un mélange de terre et de cailloux roulés présentant d'une manière évidente les traces d'un transport par les eaux ; ce dépôt est souvent protégé par une couche de stalagmites qui a dû contribuer à la conservation

¹ On comprendra facilement que cette série d'hypothèses a rencontré quelques incrédules. M. Babbage en particulier a cherché par une histoire plus compliquée, il est vrai, et un peu plus improbable, à expliquer comment les armes en silex peuvent avoir été mélangées avec des ossements d'animaux bien plus anciens qu'elles. Il en conclut qu'elles ne sont pas une preuve sans réplique de l'antiquité de l'homme.

des os mélangés avec la terre et les cailloux roulés. Ces cavernes sont un des principaux gisements qui ont permis de reconstituer la faune de l'époque diluvienne; elles ont fourni aux paléontologistes de très-nombreuses espèces, parmi lesquelles le grand ours à front bombé (*Ursus spelæus*) est particulièrement abondant en France et en Allemagne, et l'hyène des cavernes en Angleterre. La présence de ces espèces aujourd'hui éteintes et l'action visible de courants d'eau considérables dans ces cavités situées souvent bien au-dessus du sol des vallées et tout à fait à l'abri de pareilles inondations, atteste d'une manière certaine que le remplissage des cavernes a été très-ancien, et s'est opéré dans toutes les conditions que nous avons considérées comme caractéristiques de la phase diluvienne.

Avec ces ossements enfouis dans le sol des cavernes on a souvent trouvé des preuves de l'existence de l'homme, tantôt des dents ou des os, tantôt des débris de poterie ou des armes. Toutefois un examen minutieux a montré que, dans beaucoup de cas au moins, le mélange peut s'expliquer sans admettre que l'homme ait été contemporain des espèces perdues. Il est facile de supposer, en effet, que ces cavernes ont pu servir de lieux de refuge et d'habitation dans les temps historiques et bien longtemps après le moment où leur sol a été couvert par l'action diluvienne. Des hommes peuvent y avoir vécu, y être morts, y avoir été ensevelis, et leurs ossements peuvent ainsi se trouver mélangés avec ceux de la faune diluvienne. La couche de stalagmites en continuant à se former journellement peut les avoir recouverts comme les ossements anciens, et leur avoir donné ainsi une fausse apparence d'antiquité qui a facilement trompé les premiers observateurs.

Plusieurs paléontologistes du midi de la France, et en particulier M. Marcel de Serres, ont montré depuis longtemps que l'on peut reconnaître dans la manière dont sont enfouis les ossements humains des preuves incontestables de leur ori-

gine plus récente. On les trouve plus près de la surface, dans des points où la couche de terre et de cailloux a perdu sa régularité primitive, preuve d'un remaniement postérieur. Tandis que les squelettes d'ours sont disjoints et leurs os épars par l'action des courants diluviens, les squelettes d'hommes sont réunis comme ceux d'individus ensevelis peu après leur mort.

Ces observations très-justes et très-bien faites paraissent s'appliquer à la plupart des cavernes du midi de la France, où on a trouvé des ossements humains, et d'autres tout aussi convaincantes ont été faites sur certaines cavernes d'Allemagne ; mais nous croyons aussi qu'on a été un peu trop disposé à les étendre à tous les cas connus. Il est bien possible, si d'autres faits parviennent à établir d'une manière précise l'existence de l'homme antédiluvien, qu'un nouvel examen plus impartial permette de faire quelques différences à cet égard. Nous n'avons jamais bien compris les motifs qui ont fait étendre les explications données pour les cavernes du midi de la France à celles d'autres contrées où les faits ne paraissent pas s'être passés d'une manière identique. Nous ne croyons pas, en particulier, qu'elles soient applicables aux cavernes de Belgique, si bien étudiées par Schmerling, et nous ne connaissons pas d'arguments suffisants pour contester le mélange de débris humains et d'ossements diluviens que ce paléontologiste a démontré y exister.

M. Schmerling a publié ses recherches dans l'année 1833, après s'être bien mis au courant de tout ce qui avait été écrit sur ce sujet et des objections dont nous venons de parler. Il a montré que les cavernes de Belgique ont été remplies par les eaux, que le mélange y est complet, que les ossements humains sont épars comme ceux des ours, que l'on ne trouve jamais un squelette entier, qu'en conséquence ils ont été soumis aux mêmes actions que ceux de la faune diluvienne dont ils ont exactement la couleur et le degré de décomposition. On

trouve des ossements de différentes parties du corps et des crânes qui, autant qu'on en peut juger, semblent indiquer une race d'une civilisation peu avancée. On a découvert aussi quelques instruments en silex et en os travaillés, et l'auteur affirme s'être assuré de la manière la plus positive qu'ils n'ont pas pu être introduits après coup.

Nous terminerons en disant quelques mots des volcans d'Auvergne, qui nous paraissent fournir à l'histoire de l'homme quelques documents dont on est également un peu trop disposé à contester l'importance. C'est en 1844 que M. Aymard, archéologue et paléontologiste distingué, annonça pour la première fois la découverte des débris de deux squelettes humains dans une brèche volcanique du volcan de Denise, près du Puy-en-Velay. Or ces volcans d'Auvergne ont été éteints dans une haute antiquité, et la brèche qui renferme les ossements ne provient pas même d'une des dernières éruptions. Ajoutons à cela que, sur la face opposée de la montagne, des couches de tuf, qui paraissent contemporaines de celles où on a trouvé les ossements humains, renferment des débris nombreux d'espèces de la faune diluvienne et en particulier du mammoth. Ces faits semblent donc indiquer que l'homme aurait vécu en Auvergne à une époque reculée, où les volcans étaient encore en activité et où les grandes espèces aujourd'hui éteintes de la faune diluvienne vivaient encore.

Cette découverte fut extrêmement contestée. On nia d'abord l'authenticité des pièces qui renferment les squelettes; on alla même jusqu'à les prétendre fabriquées; nous croyons que maintenant ces doutes sont tout à fait dissipés. On a argué ensuite du peu de certitude que les déjections des deux faces du volcan fussent réellement contemporaines; elles ont cependant de très-grandes analogies dans leur composition minéralogique, et dans ces derniers temps sir Ch. Lyell, qui a visité la localité, dit qu'il les considère comme de même âge.

Mais ce même géologue, d'accord en cela avec MM. Hébert et Lartet, dit qu'il existe encore une difficulté. La roche où on a rencontré les fossiles humains se compose de deux parties, l'une compacte, où l'on n'a pas encore trouvé d'ossements, et l'autre, légère et poreuse, qui renferme les seuls qui aient été découverts. Il ne serait pas impossible que cette roche poreuse fût remaniée, c'est-à-dire formée de débris broyés, détachés, puis réunis de nouveau, ce qui lui assignerait une date plus récente. Cette hypothèse nous paraît mériter un nouvel examen.

Nous appelons d'ailleurs de tous nos vœux des études complètes, approfondies et dégagées de toute idée préconçue sur ces faits curieux, qui pourront démontrer la grande antiquité des races humaines, et fournir ainsi une page si importante de l'histoire de l'homme.

3 2044 107 348 781